

Jeanne Bourin
« La Renaissance c'est le XII^e siècle... »

Francine Bordeleau

Numéro 22, février–mars–avril 1986

Racontez-moi l'histoire!

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/20441ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (imprimé)

1923-3191 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bordeleau, F. (1986). Jeanne Bourin : « La Renaissance c'est le XII^e siècle... ». *Nuit blanche*, (22), 44–45.

JEANNE BOURIN

«La Renaissance c'est le XII^e siècle...»

Nombre d'écrivains ont été attirés, déjà, par une synthèse de l'Histoire et de la fiction. Désir de réinterpréter un discours maintenant révolu, de renouer, par nostalgie, avec des fastes et des rayonnements anciens, ou insatisfaction face au présent: les raisons sont multiples, autant pour le lecteur que pour l'auteur, d'appréhender, par le biais peu didactique du «roman historique», les époques passées.

Par Francine
Bordeleau

A lors qu'est-ce qui distingue Jeanne Bourin, puisque le roman historique n'est ni un phénomène particulièrement nouveau, ni une pratique d'exception? Qu'est-ce qui explique cet engouement pour *La dame de beauté* ou *La chambre des dames*, comme si leur auteure était l'instigatrice d'un genre jusqu'à maintenant inexploré?

Cette remarque, sans doute, lui a été faite à maintes reprises. Elle y répond pendant la tournée québécoise de promotion de son dernier roman, *Le grand feu*.

Quelques siècles d'égalité

Cette particularité de Jeanne Bourin s'inscrit d'abord dans le rapport qu'elle entretient avec l'Histoire. «Autrefois l'Histoire était une affaire d'hommes. On nous la présentait à travers les guerres, les traités. Or pour aimer l'Histoire, il faut la rapprocher de nous, la voir par le biais de la vie quotidienne: la façon de manger, de s'habiller, de voyager, de travailler... C'est d'ailleurs ainsi que l'on commence à traiter l'Histoire aujourd'hui. Et c'est ainsi que les femmes écrivent les romans historiques, alors que les hommes présentent des épopées, des fresques spectaculaires.»

Jeanne Bourin est l'une des premières femmes à avoir écrit des romans historiques et à le faire sous l'angle de la vie quotidienne. Mais n'est-ce pas parce que les femmes, traditionnellement, sont justement perçues comme étant «au plus près des choses», davantage dans le quotidien que dans le politique par exemple? «Je ne l'entends pas d'une façon péjorative. Je ne suis pas quelqu'un de politique, c'est sous l'angle du quotidien que je vois la vie. Je crois avoir lancé cette conception du roman



Jeanne Bourin

historique, et les femmes en écrivent maintenant, ce qu'elles ne faisaient pas au siècle dernier.»

Jeanne Bourin ne se définit pas comme une féministe, bien que la condition historique des femmes ait beaucoup influencé son passage à l'écriture. «En étudiant la Renaissance, j'ai découvert que cette époque n'était guère reluisante pour les femmes, ce qui m'a incitée à remonter jusqu'au Moyen Âge. Ce qui n'est jamais dit dans les manuels scolaires, c'est qu'à l'époque médiévale les femmes avaient le droit pour elles. À la fin de l'Empire romain, on avait abandonné le droit romain pour reprendre le droit celtique, selon lequel les hommes et les femmes sont égaux devant la loi. Celles-ci pouvaient gérer leur fortune, se marier sans l'assentiment de leurs parents, exercer les mêmes métiers que les hommes et même voter! Après le XIV^e siècle, on retourne au droit romain. En France, en plus, nous avons le Code Napoléon, avec lequel les femmes passent de la tutelle du père à la tutelle du mari. Quand j'entends: «Nous ne sommes plus au Moyen Âge», j'ai envie de hurler! C'est: «Nous ne

sommes plus au XIX^e siècle» qu'il faudrait dire. Nous sommes présentement en train de reconquérir ce que les femmes avaient au Moyen Âge. Le XVI^e siècle n'est pas du tout la Renaissance, alors qu'on a retiré aux femmes tous leurs droits. La Renaissance, c'est le XII^e siècle.»

Pour Jeanne Bourin, il existe des moments privilégiés dans l'époque médiévale, qui s'étend sur mille ans, soit du V^e au XV^e siècles. «Le Moyen Âge n'est surtout pas un bloc monolithique. Il s'est passé des choses très différentes, et même contradictoires d'un siècle à l'autre. C'est une époque en pleine mutation. Je choisis les siècles qui me paraissent les meilleurs, parce que je n'ai pas le goût du malheur: le XI^e, le XII^e et surtout le XIII^e, qui est le siècle d'or, le siècle du grand épanouissement. Je veux montrer à nos contemporains qu'il y avait des siècles positifs, où les choses étaient possibles parce que notre humanité contemporaine était en pleine jeunesse, en plein départ.»

Ce ne sont pas, justement, les périodes offrant le plus de similitudes avec notre époque? «On retrouve tout dans le Moyen Âge: des moments charnières et atroces en même temps, comme le nôtre; des débuts; l'image sécurisante de ce qui a été; ce à quoi nous aspirons. Il me semble par ailleurs que si l'environnement change, si tout ce qui fait l'à-côté de nos vies est essentiellement différent entre aujourd'hui et le Moyen Âge, en revanche nos grandes passions, nos grands ressorts sont les mêmes: l'amour et la haine, la tendresse et la violence, le goût du pouvoir et de l'argent sont des constantes de la nature humaine. À travers les siècles, on retrouve de grandes dominantes».

Voir l'histoire de l'intérieur

Ce sont ces dominantes que la romancière tente d'intégrer lorsqu'elle met en scène des personnages historiques. Par exemple Agnès Sorel, dans *La dame de beauté*. «Je lis tout ce qui a été écrit sur elle: les chroniques du temps, les contemporains, les romans écrits depuis lors. Il se dégage alors une *image psychologique* du personnage. Mais je n'invente rien. Je le fais parler, bouger: c'est ce que j'appelle une *biographie animée*. Je veux que le lecteur s'identifie au personnage, qu'il puisse le comprendre, l'aimer. Je choisis mes personnages par amour. Dans mes romans, l'imagination et la documentation se contrebalancent.»

Je profite de ce que le mot est lancé pour lui faire remarquer que ses romans transmettent une foule d'informations qui semblent se fondre dans la trame romanesque, tellement elles y sont habilement insérées. «Dans mon esprit, la trame romanesque ne sert qu'à faire passer la documentation, que je fais toujours très sérieusement, comme pour un livre d'histoire. Mon plus grand problème, c'est faire en sorte que l'information n'alourdisse pas le roman, qu'elle paraisse évidente. Il faut donc, en même temps, une structure romanesque assez forte qui retienne le lecteur. Mon travail en est un à la fois d'écrivaine et d'historienne».

Ce travail d'historienne, Jeanne Bourin l'effectue en solitaire. Ici, pas d'équipe de chercheurs, pas d'ordinateur non plus. «Je m'occupe de l'époque médiévale depuis vingt-cinq ans. Alors je sais où et comment aller chercher ma documentation: à la Bibliothèque nationale, dans les archives générales et les archives de province. Il y a aussi Régine Pernoud, que j'ai rencontrée pendant mes études, et à laquelle je dois d'avoir eu accès à des documents qui autrement m'auraient été refusés. Je

consulte également, en plus des ouvrages historiques, les actes notariés, les fabliaux et romans de l'époque, qui nous apprennent le langage, les détails de la vie quotidienne de ces gens.» Bien que Jeanne Bourin connaisse cette époque presque par cœur, la recherche est toujours longue: sept ans pour *La chambre des dames*, trois pour *Le jeu de la tentation*. «Et la documentation pose toujours problème, parce qu'il faut toujours tout vérifier. Quand les personnages voyagent, il faut connaître la largeur, le pavement des routes. En l'occurrence, les villes n'ont été pavées qu'à la fin du XII^e siècle; avant le XI^e les chevaux n'étaient pas ferrés; etc.» Il reste aussi les détails qu'on ne retrouve pas forcément dans les livres ou les archives. «Par exemple dans *Le grand feu*, il y a un passage à Douvres, en Angleterre. Je devais parler du mouvement des marées, de l'amplitude de la mer, auxquels je ne connais rien. Dans ces cas-là, j'écris, je téléphone, je finis par trouver. Je pourchasse l'erreur.»

Tous ces documents, Jeanne Bourin les assimile pour ensuite nous faire voir l'Histoire de l'intérieur. Par le biais des femmes, serait-on tenté d'ajouter, puisque ses romans traitent essentiellement de figures féminines: Agnès Sorel, Héloïse, Adèle De Blois, qui chacune illustrent un discours amoureux différent. «Au XII^e siècle, on met en place une civilisation courtoise. Les rapports hommes-femmes basculent, ils n'offrent plus rien de commun avec ce qu'ils étaient auparavant. Alors qu'il n'était qu'une fonction, l'amour devient en plus une mystique. Adèle De Blois, dans mon dernier roman, est très représentative de l'idée de l'amour courtois. Elle a voulu créer un endroit où les hommes seraient plus raffinés, plus policés, déferents avec les femmes. Elle est la première qui a voulu transformer les rapports hommes-femmes et c'est à ce titre qu'elle m'intéresse.» Jeanne Bourin admet volontiers que ces changements n'avaient cependant qu'une partie plutôt minime de la population: la classe des commerçants, synonyme de la bourgeoisie montante de l'époque. «Dans mes livres, je ne parle pas des nobles, qui représentaient deux pour cent de la population. Je ne parle pas non plus des paysans, qui en formaient les trois quarts mais dont le discours n'a guère changé depuis des millénaires. Tandis que les gens des villes sont fascinants: ce sont eux qui mettaient en place les idées, les valeurs nouvelles.»

Je lui demande, pour terminer, à quoi elle attribue le succès quasi phénoménal que connaît le roman historique et, par voie de conséquence, celui de ses propres livres. «Les gens se sentent mal à l'aise dans l'époque actuelle, me répond-elle en substance. Dans le contexte actuel, l'avenir fait peur alors que le passé est stabilisé, donc sécurisant.» Incidemment, 65 pour cent des lecteurs de romans historiques sont des femmes.

Quant à l'avenir de Jeanne Bourin, il se présente plutôt bien. Elle travaille sur un conte historique pour enfants: toujours l'époque médiévale, et *Le grand feu* se vend très bien. Et pourquoi pas une adaptation cinématographique de ce dernier roman? En tout cas, ça lui plairait bien. ■

Bibliographie

Très sage Héloïse, Table ronde, 1980, (édition originale: 1966); *La Dame de beauté*, Table ronde, 1982, (éd. orig.: 1970); *La chambre des dames*, Table ronde, 1979; *Le jeu de la tentation*, Table ronde, 1981; *Les recettes de Mathilde Brunel. Cuisine médiévale pour table d'aujourd'hui*, Flammarion, 1983; *Le grand feu*, Table ronde, 1985; *Le bonheur est une femme*, Casterman, épuisé.

